

Journées de Toulouse, novembre 2000  
Table ronde "L'imaginaire, poison de l'écriture"  
*Intervention de Dominique Barberet Grandière*

L'imaginaire c'est, dans la pente d'un torrent de montagne, une marmite profondément creusée par des millénaires de violence de l'eau. Dans cette marmite, il y a des truites, sauvages, prédatrices et glissantes. Invisibles.

Elles sont difficiles à attraper. Elles sont bonnes à manger. Et, à les braconner, on prend le risque de se heurter à la loi.

En grec ancien, le verbe βαλλειν (balleïn) signifie jeter. βολη (bolè) ou βολος (bolos), substantifs de même racine, désignent tous deux le jet, et, pour l'un la flèche et la blessure, pour l'autre, le filet ou le coup de filet. Si, à cette racine, vous ajoutez le préfixe συν (sun), qui veut dire *avec, ensemble*, vous trouvez d'une part un groupe de mots qui évoquent la rencontre, le combat, ou le pacte, et un autre groupe qui désignent l'identité, la marque, le signe de reconnaissance. Les mêmes racines porteront en latin les sens de participation au prix du repas, ou bien à la conversation.

J'utilise à dessein ces deux monstres que sont, pour la post modernité, la métaphore et l'étymologie pour vous présenter la fiction qui me sert de théorie quand j'invente et anime un atelier d'écriture:

Le symbolique est le filet qui permet d'attraper sans se faire mordre et sans se faire prendre par les représentants de la loi les bêtes dangereuses de l'imaginaire; il est aussi ce qui permet de les accommoder pour les rendre comestibles et pour les manger ensemble. Cette consommation est possible si on admet que le symbolique est en même temps notre pièce d'identité et notre monnaie d'échange.

J'affirme que toute pratique d'atelier d'écriture (d'écriture?) qui ne se donne pas cette pêche pour moteur (et non pas pour objectif) est une pratique élitiste, parce qu'elle tend à réduire l'activité symbolique à ses normes sociales et savantes.

Je vais essayer de m'expliquer sur cette position terroriste - ou plutôt contre-terroriste: contre le terrorisme exercé depuis quelques années par "la société cognitive", par les bases de données et la croyance en la mémoire ou l'archivage universel, et par les méthodologies du vrai/faux (les QCM), du oui/non (les referendums), du 1/0 (les théories de l'information).

On s'étonne qu'une société si savante, si informée, si abondante en outils de description de la réalité voie dans le même temps un développement exponentiel des croyances, des superstitions, des violences irrationnelles.

On s'étonne qu'une société si soucieuse de donner la parole, de consulter, de diversifier les structures de décision produise le désengagement, l'appauvrissement des réseaux de relations, les crispations micro communautaires.

C'est que, pour les sociétés comme pour les sujets, tout ce qui est nié a pour vocation de resurgir, à contre-temps et à contre-effet.

Ce qui est nié, c'est l'inconscient, c'est le non maîtrisable. Celui de la nature et celui des sujets. C'est la folie. La mort aussi. Toutes choses que le savoir peut dire, commenter, représenter. Mais quand le savoir se mêle de vouloir les contenir et les éradiquer, il cesse d'être la pensée que nous produisons collectivement pour agir sur les choses pour devenir l'instrument du pouvoir sur les hommes.

Les fictions (y compris les fictions théoriques), des mythes premiers au roman classique, les poèmes et toutes les tortures délicieuses qu'ils infligent à la langue de l'échange ont toujours été en charge de socialiser l'indicible, la terreur, l'inacceptable.

Prétendre, comme il semble que ce soit aujourd'hui la pensée dominante, que la littérature doit abandonner cette fonction, se cantonner dans "la transmission d'expérience et la sincérité", cela revient à l'instrumentaliser, à la confiner soit au rôle de pré-science, de matériau expérimental préalable à la production de pensée, soit au rôle d'exutoire de la non participation organisée des gens à la construction de l'avenir. Littérature du témoignage, du constat, de l'immédiat présent. Biographies. Reportages. Sitcom people.

Il me semble au contraire que la littérature et la production de fiction sont autonomes. Qu'elles relèvent, comme d'autres formes de création, d'un champ spécifique dans l'élaboration de la pensée humaine. Qu'elles sont le point de jonction introuvable entre le général et le particulier - parce qu'elles donnent à l'un et à l'autre statut d'égalité en les rendant inséparables. C'est dire qu'elles ne sont pas absence de pensée, pensée imparfaite ou détournées, mais qu'elles sont le seul lieu où l'on peut penser l'impensable.

Nier cette fonction, c'est nous dire que tenter de socialiser et d'ouvrir sur l'universel le plus intime, le plus baroque qui nous constitue est un acte antisocial. C'est une vieille morale qui resurgit sous des formes nouvelles.

Les ateliers d'écriture peuvent choisir, ou non, de jouer un rôle dans la diffusion et le partage de ce pouvoir de la littérature: pouvoir d'écrire, certes, mais pas le pouvoir qui consiste à savoir user de la langue telle qu'elle est pour s'insérer, s'intégrer, se réussir, dire mieux qu'un autre ce que tout le monde sait déjà. Mais pouvoir, pour chaque participant de l'atelier, de commencer d'écouter sa langue telle qu'elle l'écrit, de reconnaître dans ses erreurs, ses phrases bancales, ses vocables introuvables - dans ses arrêts brusques comme dans ses démarrages foudroyant des formes qui se cherchent pour dire et socialiser des fragments d'indicible.

Ce n'est pas d'aveux qu'il s'agit, ni de connaissance de soi. Le surgissement de l'imaginaire, la déroute provisoire qu'il fait subir à la monnaie courante des symboles et des formes est la condition de possibilité des changements de perspective, des déplacements d'axes de symétrie et des systèmes d'équivalence qui caractérisent les réorganisation de la pensée. Le déni de réalité auquel peut être assimilé l'imaginaire n'est pas un accident de la pensée, il est le foyer même de son libre exercice.

Ces processus, nous les croyons - ou nous les préférons - réservés à des personnalités d'exception.

Du coup, la plupart de ceux qui forment, qui insèrent, qui alphabétisent, consacrent l'essentiel de leur activité à l'acquisition d'outils formels, et laissent parfois un peu de temps à l'expression libre du moi. A aucun de ces deux endroits, le sujet pensant ne peut advenir.

Les pratiques d'atelier d'écriture sont en train de se diffuser très rapidement dans le secteur de l'insertion sociale et professionnelle dans lequel je travaille depuis trois ans. Ce n'est plus un gros mot, ni une fantaisie de soixante-huitard attardé. Mais les raisons pour lesquelles cette expansion s'accélère sont des raisons redoutables. On ne case pas un atelier dans un parcours d'insertion parce qu'on pense que la pratique créatrice du langage, le pouvoir de produire des fictions, est une activité fondamentale, nécessaire à la pensée et qui doit être partagée. On admet les ateliers parce qu'ils apparaissent comme une pratique pédagogique efficace pour améliorer la qualité de l'écrit, ou parce qu'ils favorisent, mieux que d'autres pratiques, la libre expression.

Si on ajoute que la question de la formation des animateurs se pose de plus en plus en termes institutionnels, on peut être sûr que l'instrumentalisation est en marche.

La bataille d'avant-garde est gagnée: il nous reste à nous battre sur un front large pour maintenir ouverte la brèche que nous avons contribué à ouvrir. Pour ce faire, l'imaginaire est l'indispensable bélier.